

POÉSIE

Robert LAFONT	<i>La langue des poètes occitans contemporains</i>	96
Florian VERNET	<i>Poèmes</i>	98
Pierre BEC	<i>Apocalypse, Le masque du roi</i>	102
Jean-Y. CASANOVA	<i>Poèmes</i>	108
Bernard MANCIET	<i>Cinq sonnets</i>	112
Jean-Pierre TARDIU	<i>Tertres</i>	118
Jean-Luc SAUVAIGO		
NICIENSIS	<i>La nef des fous</i>	124
Guy MATHIEU	<i>Colères de l'herbe</i>	134

CAHIER DE CRÉATION

NORGE	<i>Poèmes, suivis d'un entretien avec Anne Debeaux</i>	142
Denis FERNANDEZ-RECATALA	<i>3, passage Boisé</i>	150
Jacques MADAULE	<i>Marines (poèmes)</i>	154
Max ALHAU	<i>L'imposteur (nouvelle)</i>	157

CHRONIQUES

Madeleine BARTHÉLEMY-MADAULE	<i>Le visage de l'homme dans l'archéologie de Michel Foucault</i>	163
Luce-Claude MAITRE	<i>Retour à Fritz Zorn</i>	167
Pierre GAMARRA	Les livres nouveaux : « Ils partiront dans l'ivresse »	171
Charles DOBZYNSKI	Les 4 vents de la poésie : <i>L'amour, la poésie</i>	174
Raymonde TEMKINE	Le théâtre : <i>Corneille et ses arrière-neveux</i>	180
Raphaël BASSAN	Le cinéma : <i>L'ascèse et le jeu</i>	189
Béatrice DIDIER	La musique : <i>Musique venue du Pôle</i>	194
Jean-Baptiste PARA	Les arts : <i>Kandinsky, la peinture absolue</i>	197
Jacques GAUCHERON	Un grand aml d'Europe , <i>Maurice Bouvier-Ajam</i>	203
<i>Notes de lecture par</i> : Max ALHAU, Andrée APPERCELLE, Madeleine BARTHÉLEMY-MADAULE, Maria BRANDON-ALBINI, Jean-Lluc COATALEM, Michel DELON, Françoise HAN, Jean-Pierre HAN, Vénus KHOURY-GHATA, Luce-Claude MAITRE, André MARISSSEL, André MIGUEL, Pierre PARAF, Nelly STIPHANE, Alain et Odette VIRMAUX.		
		206

La couverture de ce numéro a été réalisée par le peintre Alain Clément.

© 1985 by Europe et Messidor/Temps Actuels

LA LANGUE ÉPARSE...

La langue, outil de ma pensée. « La pensée se fait dans la bouche » (Tristan Tzara). Ma pensée se construit avec mes deux langues. Je veux dire la française, essentiellement ; plus difficilement avec l'occitane.

Le français demeure ma langue quotidienne, surtout en un lieu comme la ville ou le bureau. Comment concevoir alors d'écrire en langue occitane ? Je prends cette dernière par le bout des mots. Certains d'entre eux m'apparaissent comme des coquillages à découvrir ou à redécouvrir, que j'écoute, que je sens et que je manipule précautionneusement.

Ma langue occitane, je l'exhume tous les jours. J'ai de la peine à la rendre à elle-même, tant le français est toujours prêt à l'intercepter, à se substituer à elle, à se couler dans elle.

Alors, qu'est-ce qu'écrire en occitan ?

La page pourrait être ce lieu où je me façonne et m'impressionne ; où je me rends à l'évidence de moi-même par mes deux langues : l'une, entière, glottophagique, qui est ma langue dominante ; l'autre « la langue-arrière », ma langue de cendres dont j'avive à chaque fois les braises que j'y découvre.

Je n'oublie pas que la langue occitane est aussi encore une langue de tous les jours. En d'autres lieux. Pour d'autres bouches. (Je pense à mon père et à ma mère en particulier dont c'est la langue maternelle.) Avec eux, je parle occitan. Mais je ne crée pas dans la langue ; je dialogue au quotidien, dans le quotidien de la langue. Car tel est l'usage. Je n'invente pas. La langue est là, faite pour désigner et pour nommer.

*
**

Je dois dire que j'ai mis bien des années à pouvoir parler ma langue d'Oc. Ce n'est qu'à partir du lycée, dans la classe de provençal de Paul Peyre, au lycée Fabre de Carpentras, que cette langue m'est apparue dans toute sa dimension historique, littéraire.

Ce qui importe avant tout c'est l'écriture. Et les raisons de l'écriture dépassent en moi le choix des langues : occitan ou français. C'est vrai que je ne sais écrire dans l'une sans me demander ce qu'elle apporte ou retire à l'autre. Je ne sais choisir : français plutôt qu'occitan. Je serais en fait choisi par elles. J'écris une langue qui serait l'imbrication des deux.

Comment s'accouplent mes langues en moi ? Pour donner naissance à quoi ? J'observe. L'une, ma langue maternelle, le français. L'autre, l'occitane, ma langue bernard-l'hermite en ma bouche.

Que je désire la parité d'existence et de pouvoir en moi pour ces deux langues, c'est une chose. Que cela s'effectue réellement, je ne suis pas sûr d'y parvenir.

Beaucoup croyant parler au nom de la langue ne parlent en fait qu'au nom de la mémoire de la langue. Comme s'il s'agissait de légitimer le présent avec les puissances suggestives d'un passé de mythes. Maintenir hic et nunc en perpétuant.

Pour ceux qui, comme moi, ont choisi l'occitan pour écrire, d'aucune manière il ne s'agit d'affirmer ce désir de perpétuation comme étant une démarche exclusive.

Nous voudrions placer notre écriture ailleurs que dans la commémoration même implicite de « nos valeurs » culturelles propres ; ailleurs que dans la recherche à tout prix d'une légitimité démarcatrice par rapport au français et loin de toute crispation territorialiste.

Il s'agit pour moi d'écrire (avec l'occitan, avec le français, l'un et l'autre consubstantiels à ma pensée et la déterminant) pour vivre.

* *

Investigation. Comment mes deux langues fonctionnent-elles en moi ? Pourrais-je avancer que, au moins en première analyse, le français peut me permettre une distanciation par rapport à ce que j'écris en occitan ?

Cela signifierait alors que le français éclaire autrement ma pensée. Une langue aurait un pouvoir révélateur sur l'autre. Souhaitons que la réciproque soit vraie quant à l'occitan.

Cette idée que Roland Barthes suggérait en note d'un de ses livres me revient en mémoire : écrire c'est se faire scribe. J'ajouterais, pour nous, se faire scribes de ceux qui ne savent ni ne peuvent écrire occitan. 90 % des occitanophones actuels sont encore analphabètes en leur langue.

Où faut-il trouver le lieu de rencontre ? (Doit-on cesser d'écrire ?) Que peut-on écrire ?

Dans le fait de se constituer « écrivain public » de notre langue, n'y a-t-il pas une attitude populiste quelque peu outrancière ? Cela fut déjà proclamé par ailleurs en nos lettres.

Songer véritablement à une scolarisation profonde et globale en langue occitane.

J'écris plus avec le désir de l'oubli qu'avec la sollicitation de la mémoire. Comme si je souhaitais mettre la mémoire à l'index, entre parenthèses, ou comme si je voulais faire place nette : rendre vierge ma langue occitane : pouvoir m'en servir comme on se sert d'un outil nouvellement forgé.

Nous avons besoin de tout autre chose que de ce bercement dans lequel nous nous complaisons si souvent : je parle du culte littéraire des morts ; je parle du culte des racines. Notre langue est vivante. Mais elle meurt avec la lenteur de l'agonie. J'écris pour le présent dans les soubresauts de cette agonie.

C'est par l'oubli de ce qu'elle fut — la langue prestigieuse des troubadours ou des félibres — que je la rends à elle-même. C'est-à-dire à rien moins qu'à moi-même écrivant. Ma langue m'habite, comme je suis habitant de ma langue.

Je voudrais écrire comme un amnésique. Je voudrais une langue de la langue pour la langue. Une langue pour l'instant. Une langue où habiter et concevoir nouveau.

* *

*La mémoire est sonore. C'est le tambour des morts.
(Jean Malrieu).*

Un tambour qui résonne comme une pulsation... Est-ce que je ne percevais pas plutôt une récession de ces pulsations ? Telle pourrait bien être l'annonce imminente de l'oubli. La langue occitane est dans nos bouches. Elle est aussi le lieu de notre écriture. Nous ne savons souvent trop qu'en faire. En tant qu'écrivains. Pour le moment je ne peux témoigner d'autre chose que de sa présence en ma bouche, infortunée mais incontournable. Et le dire.

La poésie occitane ne peut compter que sur elle-même. Elle ne dépend de personne. Elle prétend ne gagner aucun terrain. Elle est circonscrite en un lieu réel : la page blanche. Elle ne s'enferme plus dans l'orbite de lieux mythiques tels « la Terre occitane ». Même si elle en rêve. Même si sur le terrain où elle est encore pratiquée, la langue d'Oc se retire comme une peau de chagrin. Quelques revues littéraires constituent les réceptacles de cette langue et de cette culture, en dignité, en conscience : en écriture. La revue Jorn, la revue Oc, la revue Talvera...

Nous savons qu'il ne faut pas trop compter sur ceux qui parlent encore la langue occitane pour la promouvoir. Ils la parlent presque par inadvertance. Notre occitanophonie. Ceux pour qui l'occitan fut la langue du berceau.

Mais après tout, après ce chaos de huit siècles, la langue est encore là, fripée, abasourdie, réelle. Elle n'a plus besoin de territoire où s'inscrire, pour exister.

Nous n'avons pas besoin d'espace pour la proclamer vivante ; nous n'avons plus besoin de chercher quelque cordon ombilical que ce soit.

La langue qui se parle, dans les lieux, est vouée à l'oubli. Seule la langue proclamée hors lieu, (si ce n'est celui de l'écriture) a quelque chance encore d'être : mais d'être vraiment, en conscience, déstabilisée, errante dans son errance, au-delà de toute limite. Le seul lieu réel où la langue occitane existe face au monde c'est celui où elle est consignée : nos livres et nos revues. Et c'est peut-être assez.

batur-d'astrada
la lenga
en ma boca

bernard l'hermite
en ma bouche
la langue

Joël-Claude MEFFRE

LA LANGUE OCCITANE

Essai de caractérisation sommaire

*(...) qu'un pòble tombe esclau,
Se ten sa lenga, ten la clau
Que di cadenas lo deliura.¹*

F. Mistral, *Ode aux Catalans*

Quel étrange destin que celui de la langue d'oc, qui fut considérée par Dante comme « la plus parfaite et la plus douce des langues » (*perfectior dulciorque loquela*) à l'époque du triomphe européen de la lyrique des troubadours, avant d'être progressivement ravalée de son statut de langue véhiculaire à celui de simple vernaculaire et de son état de grande langue de culture à celui de « patois » ! Le moins étonnant n'étant pas, d'ailleurs, l'extraordinaire capacité de résistance qui lui permet d'exister encore aujourd'hui, après deux siècles d'une sévère répression linguistique.

Langue d'une ethnie et non d'une nation, l'occitan a été et demeure parlé dans un bon tiers du territoire de la France. Ses frontières actuelles avec les idiomes voisins peuvent être dessinées avec précision, même si subsistent, ici ou là, quelques zones de flou ; il n'est pas certain, en revanche, que ces limites soient restées stables depuis l'origine de la langue : il semble, en particulier, que l'espace occitanophone se soit légèrement réduit : le sud du Poitou, relevant de nos jours d'un dialecte d'oïl, et les parlers du *croissant*, considérés comme interférentiels, ont dû être initialement occitans, à moins qu'ils n'aient appartenu à une vaste *Zwischenzone* (zone intermédiaire), comme on l'a postulé récemment (R. Rohr).

Au nord, la limite *oc/oïl* correspond grossièrement à une ligne qui part du confluent entre la Garonne et la Dordogne et qui suit le cours de la Gironde, s'infléchit vers le nord, puis dessine un vaste arc de cercle jusqu'aux confins du domaine *franco-provençal* : elle passe entre Libourne (*oc*) et Guitres (*oïl*), La Rochefoucauld et Angoulême, Confolens et Civray, Bellac et le Dorat, Pontarion et Guéret, Gannat et Escurolles, Chateldon et Cusset ; au nord de cette ligne, sur 250 kilomètres, de l'Angoumois au Bourbonnais, on rencontre une aire interférentielle, en forme de *croissant*, qui peut atteindre une largeur d'une quarantaine de kilomètres. La limite